



Angèle Kremer Marietti

Repenser Foucault

Propos recueillis par Bencherki Benmeziane
et publiés dans la revue de l'Université d'Oran At-Tadwin de décembre 2012

Que reste-t-il aujourd'hui de la pensée de Foucault ? Pensez-vous que les problématiques discutées dans l'œuvre de Foucault soient toujours d'actualité ?

Je vous remercie de me permettre d'évaluer l'héritage Foucault dans sa réception actuelle. Sans doute, la richesse de l'œuvre de Foucault explique que soient abordés, sous son égide, des thèmes tels que « gouvernement et société », « les maladies du pouvoir », ou « le rôle de la vérité dans la généalogie foucauldienne », qui sont traités actuellement dans le séminaire de mon ami le professeur Jean-François Braunstein à la Sorbonne. Mais il reste que l'actualité historique pourrait bénéficier d'une œuvre particulièrement exigeante comme l'est celle de Foucault. Tout comme l'essence du pouvoir, l'essence des forces sociales en action est à la fois permanente et tacite, relevant à la fois d'une microphysique autant que d'une globalité transparente. Nous ne devons pas oublier qu'immanent et variable, le pouvoir lié au savoir a été la cible de Michel Foucault.

Certes, le souci bioéthique et biopolitique relève également de la permanence et de l'insistance du présent et c'est ce souci qui a été celui de l'une des deux auteures que j'ai eu l'honneur de publier. En effet, dans un ouvrage en langue italienne, paru d'abord en 2004, et dont la traduction française, *Technique et vie*, a été publiée en 2010¹, Antonella Cutro replace Foucault dans la mouvance Canguilhem en alliant pas à pas les incursions de Foucault à celles de Canguilhem dans le vaste domaine de la vie et en évoquant, certes, les œuvres telles que *Naissance de la clinique* (PUF, 1963) et *Surveiller et punir* (Gallimard, 1975), mais aussi les cours tels que *Il faut défendre la société* (1975-76), *Sécurité, territoire et population* (1978), *Naissance de la biopolitique* (1978-79). Le pouvoir, permanent et insidieux, anime les questions du bios parmi toutes les autres questions dont il a la charge.

¹ Cf. Antonella Cutro, *Technique et vie. Biopolitique et philosophie du bios dans la pensée de Michel Foucault*, Paris, L'Harmattan, 2010.

Bien que le pouvoir biopolitique soit largement et continûment traité par Michel Foucault, il n'en reste pas moins qu'il fallait envisager le champ total de la pensée foucauldienne dans lequel il est embrassé, et ce fut le vaste projet qui anima l'autre auteure évoquée, dans une étude envisagée selon cette large perspective, et qui parut en 2011². Ce que Naima Riahi a voulu ainsi montrer avec évidence, c'est finalement chez Foucault la centralité du sujet humain, même s'il est englouti dans les relations pouvoir/savoir. De là, à présenter l'entreprise de Foucault comme étant de reconstruire le sens même de l'humain en revalorisant l'action du sujet, non pas enfermé ou refermé sur lui-même mais ouvert à la communauté réelle où il jouit d'un espace relationnel, même si cet espace n'a plus rien à voir avec les « hétérotopies »³, généreusement évoquées à Tunis en 1967 ! Insistant sur la conception de l'histoire, propre à Michel Foucault, Naima Riahi souligne que cette histoire met en étroite corrélation, au cœur de cette recherche, ce que nous avons fait avec ce que nous sommes, selon une parole de Foucault en 1981, le sujet se transformant perpétuellement dans la visée de l'objet. Cette dernière vision panoramique de la pensée foucauldienne se présente dans la plus grande harmonie d'un système qui se tient dignement dans son entière plénitude.

Toutefois, nous devons remarquer que les deux approches légitimes et raisonnées, que nous venons d'évoquer, sont éloignées l'une et l'autre de la virulence de l'attaque foucauldienne, telle qu'elle fut conçue et avancée, dès le départ, par un penseur fort irrité et même arrogant dans cette assurance de tout refaire, et qui se survit au moins dans les grandes lignes de l'œuvre de Foucault. Présenté en majesté, le grondement critique de Foucault disparaît et son action risque de nous échapper ; or, de nos jours, nous avons un impérieux besoin de souligner sa ligne de force essentielle pour lutter contre les dangers grossissants qui menacent notre démocratie, aussi difficile soit-elle, mais dont nous avons la charge et le bénéfice. Oui, nous devons revendiquer que les droits acquis soient respectés et nullement saccagés par les impérialismes hétérogènes qui grondent sourdement à nos oreilles sous de faux prétextes qui ne nous concernent pas !

Peut-on dire que la question sur l'homme, qui fait partie des quatre questions kantienne, soit le point de départ du chantier foucauldien ?

Oui, il est possible de rattacher directement Foucault même à toute la philosophie kantienne et aussi cartésienne et même antique. Cela a été souligné ; et cela peut avantager la position philosophique de Foucault, mais tout en risquant de dissimuler la franchise de son attaque directe contre les déviations ou les cheminements insidieux qu'il a liés au pouvoir en général, et qui relèvent en fait peut-être plutôt de l'avancée d'une histoire que nous n'arrivons pas toujours à tirer au clair ni à articuler distinctement. Cela dit parce que nous tenons essentiellement au trésor de nos résistances, comme au bien-fondé de nos espérances.

² Cf. Naima Riahi, *Michel Foucault. Subjectivité, Pouvoir, Ethique*, Paris, L'Harmattan, 2011.

³ Cf. la conférence déjà prononcée en 1966, *Hétérotopies*, in *Le corps utopique et Hétérotopies*, Fécamp : Editions Lignes, 2009.

Mais il est vrai qu'il y a lieu de rattacher Foucault aux grandes philosophies, au moins sur un problème qui accompagna la course effrénée le conduisant à porter son propos passionné et qui n'est autre que le problème de la représentation, dont il remercia, pour ainsi dire, Kant de l'avoir éclairé comme ce fut le cas pour toute l'histoire de la philosophie. En effet, Kant traita de la représentation, quand il l'interrogea de manière critique, ouvrant ainsi la voie à notre modernité. L'intention kantienne de retrait du savoir hors de la représentation est ce qui devait porter ses fruits et c'est ce qui fut possible avec la critique kantienne. Et même si ni le retrait ni la critique ne furent pas aussi radicaux qu'il eût été possible pour Nietzsche par exemple, il n'en reste pas moins pour Foucault qu'une distanciation en est sortie qui a permis la connaissance objective des êtres vivants aussi bien que des formes linguistiques, une distanciation à mettre en parallèle avec la découverte du champ transcendantal de Kant. Evoquant dans la *Critique du jugement* (§80) l'« archéologue de la nature » pour désigner celui qui fouille la genèse des espèces naturelles, grâce à sa question critique Kant généralisa la critique de toute la connaissance en concentrant l'interrogation sur le verbe être pour lier entre elles toutes les représentations. C'est ainsi que la vie comme objet de connaissance relève d'une critique générale, effet de la question critique de Kant.

Tout cela n'était, en fait, que la confirmation de la conclusion de Descartes : « toutes les raisons qui servent à connaître [...] prouvent beaucoup plus facilement et plus évidemment la nature de mon esprit » (Seconde Méditation). Les choses visibles le sont à partir de la visibilité de l'œil et de la représentation. Et c'est là précisément dans la représentation que, pour *Les Mots et les Choses*, se situent les sciences humaines, la représentation étant leur lieu en regard de l'*épistémé*, c'est-à-dire en regard du champ de la pensée⁴ ; les sciences humaines « vont de ce qui est donné à la représentation à ce qui rend possible la représentation, mais qui est encore une représentation »⁵.

Toutefois, si l'analyse de la représentation pratiquée par Descartes permettait de comprendre comment un signe était lié à ce qu'il signifiait, ce n'est plus le cas aujourd'hui avec Frege et son analyse du sens et de la signification. Sur la reconnaissance de cette ambivalence, Foucault interroge la littérature contemporaine en refusant de poser la question dans sa forme signifiante, la littérature n'étant pas pour lui une confirmation mais bien une compensation du fonctionnement significatif du langage. C'est en tout cas ce que *L'archéologie du savoir* commence à faire comprendre. A partir du doute, l'être représentant du cogito s'est développé et reconverti en représentation en soi comme base du représenté séparé, c'est-à-dire comme support du discours scientifique auquel le discours philosophique sert de charnière. Ce qui donne chez Foucault la définition de l'*épistémé classique*. Mais, si la représentation a ainsi le pouvoir de fonder d'elle-même les liens de ses divers éléments, elle ne le gardera que jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Les représentations étant liées entre elles grâce au langage dont les mots représentent la pensée. Finalement, le discours est devenu la représentation représentée par des signes verbaux. Représentant la représentation, le langage transforme le contemporain en successif, et alors connaissance et langage s'entrecroisent⁶. C'est ainsi que Foucault définit le discours classique

⁴*Les Mots et les Choses*, p. 358.

⁵ Ibid.

⁶ Op. cit., p.101.

comme attribuant un nom aux choses et donc comme nommant leur être⁷. Foucault rejoint alors la troisième Méditation cartésienne, qui débat, comme le feront les grammairiens, sur le mode selon lequel les mots signifient les choses signifiées. L'analyse du langage et l'analyse de la pensée se conditionnant étroitement, la proposition est déjà représentation, une représentation dédoublée, articulant une autre représentation. Or, ces remarques historiquement valables de Foucault pourraient se trouver vérifiées encore au XXI^e siècle si l'on se réfère à l'admirable travail d'Emile Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes* (1969), qui manifeste l'entrecroisement des filiations étymologiques et des filiations institutionnelles. On revient au point de départ, puisque la successivité du langage vient du pouvoir de transformation du simultané de la représentation en sonorités successives, le langage s'étant déroulé dans l'espace topologique en tant qu'il s'est fait le commentaire analytique du représenté. En dernier ressort, avec la sixième méditation cartésienne, est reconnu l'Être parfaitement réel de la représentation, Dieu, qui nous envoie éminemment les idées des choses corporelles existant selon la disposition établie par Dieu, autrement dit « la nature en général » citée par Descartes.

Quittant la plage de l'Ordre, la pensée est ensuite entrée dans celle de l'Histoire. Dès lors, la représentation a perdu le pouvoir de fonder. Mais le savoir est-il tout entier sorti de la représentation ? En effet, le discours de la nature restera indissociable du discours de la représentation. On verra que le médecin se présentera comme conscience redoublée face au dément par rapport au rêve, à l'illusion et à la folie, et jouant le rôle du Cogito : le réveil qu'il opérera sera analogue à celui des *Méditations* de Descartes qui rejetait l'épreuve de la folie, parce qu'elle aurait nié toute recherche de la vérité.

Apparemment, d'après votre réponse à la première question, le problème du sujet constitue le noyau de la réflexion foucauldienne, chose qui est juste mais ce que j'ai voulu vous demander, afin de mieux nous expliquer ce que cache Foucault, c'est que si le sujet est lui-même le problème de l'histoire de la philosophie : chez les Grecs, le désir de savoir comme étant le souci de soi est lui-même la philosophie, mais à mon avis, le présent comme étant une histoire est la nouveauté qu'ajoute Foucault à la problématique du sujet, non pas pour se placer comme historien mais comme philosophe. De cette manière, Foucault répond à un problème/question qui se pose à S. Augustin dans les *Confessions* sans qu'il puisse y répondre en tant que religieux, incapable de lui trouver sa piste philosophique, quand il s'adresse à Dieu pour lui demander de lui expliquer ce qu'est le temps ? le passé ? le présent ? Comme les historiens des annales, qui n'avaient pas les moyens au sens de vision de revaloriser le présent, en ont fait un champ de réflexion propre à l'histoire : est-ce ce qui explique l'appartenance de Foucault au G.I.P ?

Je vais prendre votre question multiforme par la fin, pratique et non théorique, puisqu'il s'agit d'une « action » sous le titre d'une formation de groupe destinée à une réforme souhaitable et souhaitée par quelques citoyens, réunis sous l'égide de

⁷LMC, p. 136.

Jean-Marie Domenach, Michel Foucault et Pierre Vidal-Naquet, le fameux GIP, le Groupe d'Information des Prisons, d'inspiration extrême-gauchiste, fondé par les trois personnalités citées, le 8 février 1971, à la suite d'une grève de la faim de détenus politiques, et auto-dissoute en décembre 1972. Les archives de cette lutte ont été réunies en 2003 avec ses documents par Philippe Artières, Laurent Quérou et Michèle Zancarini-Fournel, avec une postface de Daniel Defert (Paris, Imec). Le mouvement et les actions qu'il a suscitées avait pour leitmotiv : « Contre l'intolérable ! ». Quelques autres formations ont pris la suite dans le même sens. Il s'agissait et il s'agit encore du régime des prisons françaises, dont actuellement on sait généralement qu'elles sont surpeuplées, et qu'elles sont jugées « intolérables » par les détenus, à part quelques-unes d'entre elles, où ceux-ci peuvent soit travailler, soit étudier et même acquérir des diplômes d'études supérieures.

Le reproche fondamental de Foucault était qu'il ne fallait pas rejeter ces individus mais les éduquer. L'idée est souvent reprise, mais son application jugée irréaliste telle quelle, surtout dans les circonstances politiques actuelles. Alors que cette quête en faveur des détenus peut encore se défendre dans la mesure du raisonnable, que dire, par contre, des avatars théoriques et pratiques, qui sont le résultat des engouements passionnés de Foucault pour la révolution iranienne ? Aller jusqu'à admettre que religion et politique soient intimement mêlées au bénéfice de la religion, c'est cependant ce que Foucault avait un moment accepté dans l'aveuglement d'une volonté de voir enfin un monde refait après avoir été défait de ses anciennes chaînes !

Mais votre question reliait la séquence pratique du GIP avec la position théorique de celui qui n'a pas la vision suffisante du présent, position qui semblait directement concerner les « annalistes », pour qui, en effet, il ne devait pas y avoir de barrière entre l'action et la pensée, selon les belles paroles de Lucien Febvre, et il fallait faire enfin que le vieux palais silencieux de l'histoire puisse résonner des luttes du présent, l'histoire devenant une « histoire-problème » constamment remise en cause par son questionnement du passé. Curieusement, il y avait beaucoup de cela chez Foucault, et ses voyages en Iran témoignent même d'une certaine confusion entre le rejet d'un passé défini, d'une part, et, de l'autre, l'appréhension d'un futur qui se rendait déjà présent à ses yeux déroutés. Triste confirmation qu'il est difficile, sinon impossible, de faire jouer ensemble une pensée philosophique bien articulée et une action politique adéquate.

En ce qui concerne les questions sans réponse que Saint Augustin lançait vers Dieu, elles peuvent aussi se comprendre autrement, non pas comme un échec devant l'Histoire, puisque les questions augustinienne concernent non pas des événements historiques mais des environnements existentiels inéluctables, qui étaient saisis plutôt comme la découverte de la déréliction de l'homme dans l'existence elle-même, selon une sorte d'existentialisme avant la lettre, montrant ainsi que philosophie et religion ne sont pas nécessairement des ennemies. Tandis qu'une philosophie qui veut régenter une politique se voit malheureusement dépassée par la religion dont on userait en actionnant le sacré comme direct levier de commande ! Là pourrait se trouver la triste conclusion de la mésaventure foucauldienne.

Par ailleurs, pour revenir au concept de « sujet » qui aurait commandé toutes les prises de position de Foucault, la question est tout autre ; d'autant plus qu'il

existe deux notions tout à fait différentes de sujet dans la philosophie de Foucault et qui ne cohabiteraient pas, l'une se substituant nécessairement à l'autre dans l'histoire de la pensée de Foucault. La façon dont Foucault a traité le « sujet » a varié, du début à la fin de sa carrière philosophique, comme l'exigeait son travail de philosophe.

Suivant Marx et Engels, Foucault reconnaît que ces auteurs ont substitué des êtres vivants concrets à « l'homme », sujet de la représentation, symbolisé dans le cogito, véritable soleil intelligible dont le fondement absolu est Dieu. Foucault remarque que cette conception idéaliste du « sujet », fondateur de la pensée, a joué son rôle dans la conception de l'histoire continuiste. Et, en effet, sur la reconnaissance de ce point de départ, l'historien est enclin à penser une histoire sans rupture, continue dans un temps conçu comme totalisation. Mais la fonction fondatrice du cogito est désormais contestée, il doit lui-même chercher son fondement ailleurs : en tout cas, se dissoudre dans ce que la société compte de forces effectives, culturelles et sociales, destinées à porter un cogito collectif et non plus individuel. D'où, pour conséquence, selon Foucault, la nouvelle histoire doit se bâtir à partir d'instruments épistémologiques tels que les concepts de discontinuité, de rupture, de seuil, de limite, de série et de transformation. Ce sont les problèmes théoriques de *L'Archéologie du savoir*. Foucault lui-même note les légères différenciations accomplies depuis *l'Histoire de la folie*, loin du « sujet anonyme et général de l'histoire » (p. 27). Alors Foucault se livre à une vaste entreprise épistémologique en faveur de l'histoire : à le lire, on refait l'histoire au bénéfice des séries lacunaires et de la dispersion ! Rejoignant les critiques de Nietzsche à l'endroit du sujet, abusivement considéré comme substance, comme cause, comme auteur, Foucault ouvre la porte à une quantité de points de vue, ignorant le point fixe. Si bien que le sujet même de l'énoncé ne peut être vu identique à l'auteur de la formulation. A l'opposé, Foucault évoque le projet encyclopédique du XVII^e siècle, qui incluait un monde préétabli, déjà là théologiquement. Alors, avec la transparence originaire du langage écrit, mots écrits par Dieu dans l'étoffe du monde, on parlait sur un tel fond d'écriture ; et on se demandait, ainsi que nous l'avons vu, comment un signe peut être lié à ce qu'il signifie. D'où, en réponse, l'analyse de la représentation comme Descartes l'a pratiquée.

En un mot comme en plusieurs, mettant l'accent sur ce qui ne peut être sauvé, c'est-à-dire la souveraineté du sujet avec l'humanisme qu'elle recouvre, Foucault s'élève même contre une anthropologisation abusive de la pensée de Marx. L'« auteur » disparaît alors légitimement avec *L'Archéologie du savoir* pour aboutir à « un savoir sans sujet ». Comme l'écrivait Deleuze : « Une destruction froide et concertée du sujet, un vif dégoût pour les idées d'origine, d'origine perdue, d'origine retrouvée, un démantèlement des pseudo-synthèses unifiantes de la conscience et du devenir de la raison, c'est ce qui anime le positivisme romantique de Foucault »⁸. Telle a été la nécessité éprouvée par Foucault concernant le sujet dans l'archéologie de la nouvelle histoire. Le « sujet » s'effaçant derrière ce qui rendait possibles les stratégies du pouvoir.

Cependant, en l'absence de sujet individuel, « idéaliste », c'est le corps individuel, pour ainsi dire « réaliste », qui jouera le rôle de sujet. Et alors, dans l'œuvre de Foucault, c'est le rapport au corps et à son histoire qui rapprochera les travaux sur

⁸ Gilles Deleuze, *Un nouvel archiviste*, « Scholies », Fata Morgana, Bruno Roy Editeur, 1972, p. 30.

la pénalité et les travaux sur la sexualité. Et il sera même question d'une économie politique du corps. L'utilisation économique du corps dépend de son assujettissement ; d'où la réapparition de la microphysique du pouvoir. *Surveiller et punir* traite de l'art de faire souffrir, mais *Le Souci de soi* et *L'Usage des plaisirs* traitent de l'art de ménager les plaisirs. Ce qui est au centre, c'est désormais le corps.

Pour rejoindre ce que je crois être la base même de votre question, il faut dire que pas plus les historiens des Annales que les psychiatres en exercice n'ont apprécié les avancées de la pensée de Foucault sur le terrain de l'histoire ni sur le terrain de la « folie ».

Pour retenir les réactions de ces derniers, citons *L'Evolution psychiatrique* de janvier-juin 1971, reproduisant le colloque tenu à Toulouse les 6 et 7 décembre 1969, sur la conception « idéologique » de Foucault à travers son livre *Histoire de la folie*, journées auxquelles Foucault était absent. Les constats s'y accumulent : à partir de la contestation de la psychiatrie (méthodes et objet), l'accusation de « psychiaticide », le reproche d'une constante confusion entre « folie », terme vulgaire, et « troubles mentaux », surtout l'absence totale de références aux histoires existantes de la psychiatrie. Ajoutons cependant les approbations sur la qualité de certains chapitres de l'ouvrage concernant « l'exposé énumératif des médications, des théories ou des systèmes nosographiques » (op. cit. p. 233).

Dans le préface de votre livre *Michel Foucault archéologie et généalogie*, Poche 1985, l'éditeur témoigne que vous avez montré, à partir de la fresque du livre *L'histoire de la folie*, le point de départ de la pensée de Foucault, c'est ce que vous avez confirmé dans votre dernière réponse. Par contre, dans *l'histoire la sexualité*, nous nous trouvons devant un Foucault, peintre décrivant devant nous les usages de nos plaisirs. Entre les deux histoires, les instruments changent, mais l'enjeu à mon avis reste le même, c'est de garder le lien avec Kant dans l'anthropologie : je parle ici du premier chapitre que Kant consacre aux émotions. Du moins, si nous faisons cette lecture en disant que le point de départ de Foucault, c'est comment rendre l'histoire comme présente, non pas à travers l'étude de la mémoire du passé, mais à travers l'anthropologie du présent. Cette stratégie, comme vous le savez, est la même que celle de J.P VICO dans *La nouvelle science*, c'est de rendre le quotidien.

Comme je l'ai indiqué dans ma conclusion de ce livre, au fond, si l'on cherche ce que « voulait » Foucault, c'est, ni plus ni moins, et quelle que soit notre situation historique avec ce que nous en pensons, de nous faire penser « autrement », c'est-à-dire la tâche de susciter notre histoire dans notre présent. Son œuvre, comme je l'avais indiqué dans mon introduction, est une anthropologie historique, avec laquelle on risque de ne pas être d'accord, certes, mais qui a, du moins, le mérite de nous secouer de la torpeur de l'habitude et de la « tradition », du moins de ce que nous croyons en penser par paresse d'y réfléchir sérieusement et donc courageusement. Très justement, on a vu que le matériau même du livre *Les Mots et les Choses* a été l'*Introduction* à l'anthropologie de Kant, écrite par Foucault, anthropologie qui reste donc fondamentale à la pensée de Foucault. Vous avez raison d'évoquer en particulier le chapitre premier de Kant.

Ainsi, pour résumer, à vouloir réussir une archéologie des problématisations, Foucault a abouti à une généalogie des pratiques de soi et à la perte de notre notion d'interdit. Oser penser ce que nous croyions « l'impensable » ! Dès lors, son aboutissement dernier, si l'on peut dire, serait « la culture de soi » : en effet, ce à quoi (dès le début ou finalement ?) aspirait Foucault, ce serait, tout à la fois, à une « ontologie de nous-même » et à une « ontologie de l'actualité », autrement dit, à ce que nous prenions conscience de l'ici et maintenant de notre corps individuel. Refaire (mais a-t-elle jamais été « faite ?) « l'anthropologie du présent », comme vous le dites si bien ! Sans doute, en effet, faudrait-il relire Vico et retenir l'idée d'une histoire-processus, dans laquelle les événements relèveraient d'un processus à travers le temps et non dans le temps ! Une histoire qui nous concernerait véritablement parce qu'elle serait la recherche des lois du développement de la civilisation.

Permettez-moi de vous poser encore une dernière question, mais cette fois concernant le monde arabe, Comment jugez-vous l'attachement des intellectuels et universitaires arabes à la pensée de Foucault ?

Je n'ai pas à m'introduire ou à m'imposer en quoi que ce soit dans une réflexion sur le monde arabe, qui s'est réveillé mais qui dort encore, me semble-t-il. Toutefois, j'apprécie hautement la réflexion des intellectuels et universitaires arabes, que ce soit à travers la lecture de Foucault ou de Vico : l'essentiel étant pour eux de penser leur propre histoire pour la conduire en bon pilote à bon esient !

Merci de nous avoir accordé cet entretien, espérant que vous aurez l'occasion de nous rendre visite à Oran.

Ce serait pour moi un immense plaisir, si ma santé le permet !